« But now everytime that she performed
Everybody cried for more,
Soon all she had to do was step into the light,
For everyone to start to roar.
And all the people cried, you're the one we've waited for ! »
(« Duchess »)

Leicester avait l'air bien placide pour une cité visitée par l'événement musical du printemps anglais. Rien ne laissait deviner l'importante péripétie qui devait se dérouler le soir même. Cette discrétion d'un événement pourtant considérable en Angleterre était en fait tout à fait dans la tonalité de cette tournée de résurrection de Genesis. Pas de publicité tapageuse. Pas de placards criards et racoleurs. Mais à quoi aurait bien pu servir d'ailleurs un tel remue-ménage, vu qu'il n'y avait plus un seul ticket à vendre depuis belle lurette et que le tour était sold out de sa première à sa dernière date. L'évidence du retour en force de Genesis était dès lors suffisante : il n'était pas besoin d'en rajouter inutilement. L'hystérie avait bien eu lieu, mais deux mois auparavant, lorsque Genesis avait annoncé son retour à la scène. Un flot de lettres avait alors déferlé sur les agences de vente de tickets par correspondance : un million de demandes pour 100 000 places disponibles. Un vent de panique souffla lorsque les kids apprirent qu'aucun billet ne serait vendu aux guichets : il n'en restait plus. Excepté dans quelques villes comme Birmingham où le principe de la vente par correspondance avait été refusé. L'on vit alors des queues se former 48 heures avant l'ouverture des guichets. Voilà qui rappelait la Beatlemania. Il faut dire que l'Angleterre était sérieusement en état de manque en ce qui concerne Genesis. Si l'on excepte l'unique concert donné à Knebworth en 1978, Genesis n'avait en effet pas joué en Albion depuis l'hivers 76-77 ! L'on comprend que le groupe ait décidé de donner la priorité à la Grande-Bretagne quand il échafauda ses plans de retour à la scène après sa pause de 1979. La demande était donc énorme, mais le groupe ayant décidé de ne jouer que dans des salles relativement petites pour éviter un peu les prestations, à son goût trop désincarnées et inamicales, des palais des sports et autres stades, l'offre ne correspondit point à cette demande, et ce fut l'hystérie pour accaparer quelques précieux tickets. Les laissés pour compte se firent alors une raison, si bien que la tournée se déroula sans effervescence particulière (ce qui n'eut peut-être pas été le cas en France ou en Italie dans des conditions similaires...). Leicester était donc très calme, comme toutes les autres villes visitées, mais pourtant, le soir venu, il régnait l'animation fébrile des grands jours, dans le théâtre local.

DUKE'S TRAVELS

Par rapport à ce que nous vîmes en 77 puis en 78, l'on peut dire que Genesis continue à rechercher une certaine sobriété scénique. Il n'est plus question de costumes et de masques depuis pas mal de lunes déjà, mais il n'est plus question non plus d'effets spéciaux lumineux du style lasers ou miroirs rotatifs. Visiblement, pour ce show britannique, Genesis avait volontairement recherché la simplicité. Il ne voulait pas abasourdir son public avec un show faramineux, mais simplement refaire connaissance avec lui, nouer le contact. Cette option était liée au choix de petites salles, de même qu'elle correspondit à l'attitude scénique de Phil Collins. En effet, Phil se démena beaucoup moins que lorsqu'il jouait sur les scènes titanesques du Palais des Sports ou de la Fête de l'Humanité. Ce contexte différent lui imposait une autre attitude. Il préféra donc à tout moment entamer un dialogue, amical et complice, avec le public, se tenir près de lui, paraître plus un compagnon de jeu que l'obligatoire héros du jour. Et si je parle de dialogue, c'est au sens propre. Lorsque par exemple il présenta l'histoire d'Albert pour « Duke », ou celle de « The lady lies », il trouva très vite des interlocuteurs dans la salle, nombre de kids pouvant se faire entendre sans peine grâce à la relative petitesse de la salle. D'où une série de remarques et d'échanges aussi improvisés qu'humoristiques qui donnèrent vraiment au concert un caractère familial et heureux, qui nouèrent le groupe et le public, défirent les conventions figeantes du spectacle classique que l'énorme majorité des groupes de rock continue pourtant à pratiquer à fond, du hard rock à la new wave. Il n'y avait d'ailleurs aucune barrière métallique entre la scène et la marée humaine, détail hautement significatif de l'état d'esprit volontairement anti-apparat dans lequel Genesis effectua sa rentrée. De la bonne musique à la bonne franquette, du rêve sans prestige ni pouvoir, voila qui n'est plus si fréquent dans ces temps où le rock a cessé d'être marginal et a donc tendance à fonctionner à la hollywoodienne, qu'il le veuille ou non. Finalement, Genesis a fait dans son come-back des choix plus que judicieux. Musicalement, il a opté avec « Duke » pour une musique plus rugueuse, et c'est ce qu'il fallait faire pour convaincre un public désormais imprégné de hard renouvelé, et de rythmes plus crépitants. Scéniquement, il a renoncé à la pompe rutilante des dinosaures, au gigantisme épique, et est donc plus proche là encore de Police que de Led Zeppelin. Il est rassurant de voir qu'une année de silence et d'individualisation a inspiré à Genesis d'aussi sains réflexes.

Pour ce qui est du personnel, pas de surprise évidemment. Le trio de base est toujours le même, même si le cheveu est en général plus court, et même si Banks s'est modernisé en remplaçant enfin son vieil ARP pro soloist par une paire de fringants Prophet 5. Chester Thompson et Darryl Stuermer sont eux aussi fidèles au poste. Genesis tel qu'en lui-même, tel qu'il nous avait laissés en 78 à La Courneuve.

Le répertoire est aussi fondamentalement semblable. Voici en effet le programme : « Deep in the motherlode » (un morceau d'introduction qui montre bien que Genesis a décidé de vitaminer décisivement ses prestations), le prélude de « Dancing with the Moonlightnight » enchaîné avec « Carpet Crawl », « Squonk », « One for the vine » (le morceau « banksien » type qui reprend donc la place de choix qu'il avait laissée à « Burning rope »), puis six morceaux enchaînés de « Duke » avec « Behind the lines », « Duchess », « Guide vocal », « Turn it on again », « Duke's travels » et « Duke's end », que suivent « Say it's allright Joe », « The lady lies », « Ripples », un enchaînement diabolique de « In the cage », « The Raven » et « Afterglow », balayés par « Follow you follow me », « Dance on a volcano », « Los Endos », avec en premier rappel « I know what I like » et en second rappel, bonne surprise, « The knife ». Tout ça ? demanderez-vous. Eh oui, Genesis semble être en mal de musique live puisqu'il joue la bagatelle de deux heures et demie, sans interruption. Une indiscutable performance quand on pense que la moyenne de durée d'un concert est actuellement d'une heure quarante cinq, quand les groupes ont suffisamment de choses à dire et de pêche pour les dire. **Michael Rutherford** m'expliqua avant le concert le choix de ce répertoire, particulièrement fourni : *« Il y avait longtemps que nous n'avions pas joué en live, aussi avions-nous envie de jouer beaucoup de morceaux, notamment quelques petites choses anciennes comme « The knife » ou « Selling England by the pound ». Il y a quatre morceaux de « And then there were three » car le public anglais ne nous a vus qu'une fois jouer cet album, à Knebworth. Il était donc logique de reprendre une bonne partie de celui-ci. Pour ce qui est de « Duke », nous jouons six morceaux enchaînés, mais nous ne faisons-là que revenir à la forme originelle de ceux-ci, qui étaient agencés en une longue suite, comme je te l'avais dit la dernière fois que nous nous sommes vus. Sur le disque, pour une question d'équilibre de l'ensemble, pour ne pas avoir une face d'un seul tenant et une autre de chansons éparpillées, nous avons scindé la suite en trois parties. Mais sur scène, nous lui redonnons sa forme première, celle qui nous correspond le mieux. Pour ce qui est de la présentation, nous n'avons pas voulu donner dans la sophistication, cette tournée doit paraître comme une visite d'amitié que nous faisons à notre public, c'est pourquoi il n'y a pas de show à proprement parler. Nous sommes particulièrement heureux de cette formule qui met uniquement l'accent sur la musique et les qualités humaines. Aux Etats-Unis, où nous partons ensuite, nous allons essayer de jouer le plus souvent possible de cette façon, dans des théâtres. Nous serons bien sûr obligés de jouer aussi dans des stades, mais nous préférons vraiment ces concerts plus intimes, plus chaleureux, où nous nous sentons plus concernés, moins noyés dans le spectacle. Après la tournée américaine, nous arrêterons les concerts pour travailler tous ensemble à l'album suivant, et nous reprendrons la route en 81, notamment pour une grande tournée en France. Nous ne savons pas encore sous quelle forme. Je dois dire que cette tournée est vraiment très agréable pour nous, d'autant que Chester et Darryl ont vraiment bien accroché aux nouveaux morceaux, ils ont senti que c'était une musique de groupe, une musique qui fait davantage bloc qu'auparavant. Je crois que le groupe est reparti comme il le devait, sans s'embarquer dans ces gigantesques performances qui nous aplatissent tous ».*

Michael Rutherford



SAY IT'S ALLRIGHT PHIL

Si Michael et Tony restent fidèles à eux-mêmes, j'ai par contre noté de nets changements chez **Phil Collins**, que je n'avais pas vu depuis la fête de l'*Humanité*. Il est certain que son divorce a été une expérience incroyablement meurtrissante et que cela a bouleversé le personnage. Cela se sent évidemment dans les textes de « Duke », dans son verbe désormais plus grisâtre ; cela transpire dans sa voix plus opaque ; cela s'exprime à plein dans sa frappe de batterie infiniment plus teigneuse. Phil est indiscutablement le facteur décisif dans l'évolution actuelle de Genesis. Aussi l'ai-je plus particulièrement accaparé dans les coulisses de Leicester. Physiquement, il est resté le même, avec sa voix clairette et fluide comme un rosé de Provence, avec son regard de fouine friponne. Le système pileux a évidemment changé, la combinaison choisie étant cette fois cheveu court et barbe, un peu comme en 1975. Mais l'homme ne tient plus du tout le même discours qu'auparavant, vous allez en juger.

H.P. : Sur « Duke », c'est la première fois que l'on voyait des morceaux signés de ton seul nom. C'est un changement important ?

P.C. : *Oui. Au départ, ces deux morceaux étaient prévus pour mon album solo. Mais nous avons été pris par le temps lorsque nous avons fait « Duke ». L'idée de base était de faire un album entièrement fait de compositions collectives. Nous n'avons pu faire qu'une face de cette sorte, si bien que nous avons pris des compositions individuelles en renfort. J'ai choisi deux chansons que j'avais écrites pour l'album solo que j'ai en train. Pas un album de Brand X, mais un véritable disque solo. Depuis mes problèmes personnels, j'ai senti le besoin d'écrire de la musique. Un besoin que je n'avais pas autant avant, où il me suffisait de jouer pour être satisfait. Je me suis mis au piano, aux claviers, et je compose, j'écris des textes plus personnels. Actuellement, je dois dire qu'on me trouve plus souvent à mon piano qu'à ma batterie. L'album solo devrait paraître à la rentrée 80, et j'y jouerais la plupart des instruments.*

H.P. : Est-ce dire que tu as renoncé aux sessions et à Brand X ?

P.C. : *Non. J'ai joué récemment pour le « Pentateuch » de Dave Greenslade* (un double album voué au synthé, avec un livre de 50 pages de Patrick Woolroff, le troisième grand du dessin anglais avec Dean et Foss), *et avec John Martyn. Brand X existe toujours, mais en deux groupes différents. Il y a un groupe de jour, dont je fais partie avec Robin Lumley, John Giblin, et un groupe de nuit principalement dirigé par Percy Jones, avec Peter Robinson et Mike Clarke. Le même nom recouvre deux groupes et deux musiques.*

H.P. : Les choses ont-elles beaucoup changé depuis 78 ? Genesis semble plus dur, plus aigri ? Le public que vous retrouvez dans cette tournée a-t-il lui aussi évolué ?

P.C. : *Je crois qu'un moment de l'histoire de Genesis est passé, mort, qu'il ne faut plus y revenir. Le temps de la fantasy, des petites histoires, est une période révolue. Les temps ont changé, il faut donner autre chose au public. Nous n'avons pas à nous forcer car nous-mêmes ne voulons plus refaire du Genesis ancien. Nous voulons surtout jouer ensemble et composer ensemble, en groupe. Ce que nous n'avons pu faire avec « Duke », nous le ferons, si tout va bien, dans le prochain album : un disque totalement signé de nos trois noms ensemble, un disque qui sera né de nos jams, comme la suite de « Duke », qui est la seule chose de l'album que nous jouons sur scène maintenant, car c'est la seule chose qui corresponde au Genesis que nous voulons. Le ton est effectivement plus triste. Pour ma part, cela provient de mes expériences personnelles. Mais la musique de Genesis n'est pas une occasion de revanche pour moi, c'est toujours un plaisir. Si je chante d'une façon plus agressive sur le disque, sur scène, je suis par contre plus amical, plus proche du public : je ne veux pas l'agresser, je veux qu'il se sente bien avec nous. Le public a d'ailleurs changé aussi. Nous avons retrouvé nos fans, ceux qui nous suivent depuis dix ans, ou depuis cinq ans. Mais il y a aussi beaucoup de jeunes kids qui ne se sont intéressés à nous que récemment, après le punk. Nous n'avons pas un public spécialisé du tout, mais un public très varié où il y a des gens qui aiment Yes ou AC/DC ou Police.*

H.P. : Ta voix semble avoir changé, être plus rauque ?

P.C. : *Peut-être, mais le changement que l'on sent sur « Duke » est que du fait de notre travail en commun, les morceaux ont davantage été écrits pour ma voix, alors qu'ils étaient auparavant toujours un peu trop haut ou un peu trop bas. Ici, je chante naturellement. »*

Le naturel est effectivement ce qui reste la meilleure qualité de Phil sur scène, même si l'homme d'action que nous connaissions s'est mué en un autre musicien, plus introverti, plus acide, plus profond aussi. Son numéro de pochard sur « Say, it's allright, Joe », s'est bien amplifié par rapport à ce que vous connaissez, et est devenu d'une présence d'authenticité fantastique. Tout au long du show, Phil domine vraiment plus que par le passé la scène et le public, il mène le bal alors qu'il n'était aurapavant qu'un interprète parfois timoré. Ce qui donne évidemment à l'anti-show de Genesis la richesse et la flagrance humaines que le groupe souhaite mettre en avant au détriment des effets et des parades. 78 nous avait enlevé un dinosaure, 80 nous rend un groupe compact et direct comme se doivent de l'être les groupes d'aujourd'hui. Genesis a une fois de plus triomphé de l'adversité. Ce come back de 80 permet désormais de demander : « And then ? »

« But time went by
It wasn't so easy now, all uphill, and not feeling so strong.
Yes times were hard
Too much thinking 'bout the future and what people might want.
... And all the people cried, you're the one we've waited for ! »

(« Duchess »)

Hervé PICART

Phil Collins